Histoire d'Espagne ou civilisation espagnole

Historia de España o civilización española

History of Spain or Spanish civilization

Joseph Pérez (†)

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/2903>

DOI : 10.4000/bhce.2903

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2020

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Joseph Pérez (†), « Histoire d'Espagne ou civilisation espagnole », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 54 | 2020, mis en ligne le 01 juillet 2020, consulté le 31 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/2903> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bhce.2903>

Ce document a été généré automatiquement le 31 décembre 2020.

Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne

Histoire d'Espagne ou civilisation espagnole

Historia de España o civilización española

History of Spain or Spanish civilization

Joseph Pérez (†)

NOTE DE L'ÉDITEUR

Joseph Pérez nous a quitté le 7 octobre 2020. Il avait rédigé pour ce numéro la nécrologie de Bartolomé Bennassar et cet article qui est sans doute sa dernière réflexion sur l'histoire d'Espagne. Il a consacré à celle-ci une œuvre magistrale, d'une clarté et d'une exigence rares, qui honore l'hispanisme de notre pays dont elle restera un modèle et une source d'inspiration. Nous rappellerons dans un prochain numéro ce qu'il a apporté à l'histoire d'Espagne et ce que le *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* lui doit.

- 1 L'Espagne est victime de deux sortes de préjugés, les uns d'ordre idéologique : la *légende noire*, les autres de nature méthodologique : le fétichisme de la différence répandu chez les linguistes.
- 2 La légende noire repose sur un postulat : « les Germains et les Réformés sont supérieurs aux Latins et aux catholiques »¹ ; le protestantisme serait la religion du progrès ; en restant fidèle au catholicisme romain, l'Espagne aurait sombré dans l'intolérance, l'obscurantisme et le sous-développement. Dans l'ensemble, les universitaires aujourd'hui rejettent cette thèse².
- 3 La seconde catégorie de préjugés, en revanche, est toujours d'actualité. Les linguistes ont tendance à mettre l'accent sur ce qui différencie une nation d'une autre. Une observation de l'helléniste Fernand Robert en donne la raison³. « Quand il s'agit de l'Antiquité – écrit-il –, notre attention va directement et à peu près exclusivement aux ressemblances ». Les problèmes que se pose l'humanité sont en nombre limité : la vie, la

mort, le bien, le mal ... Les auteurs de l'Antiquité les ont traités de manière exemplaire et dans une langue admirable ; de là vient leur prestige. « Il en résulte –poursuit Fernand Robert–qu'une éducation fondée sur les études classiques est presque tout entière tournée vers ce qu'il y a de plus constant et de permanent dans la nature humaine », indépendamment des circonstances de temps et de lieu. Au contraire, quand on apprend les langues vivantes, on s'intéresse plutôt à ce qui nous distingue des autres ; pour faire comprendre ce qu'est un pays étranger, on insistera sur les différences : la langue, la littérature et la couleur locale.

- 4 L'opposition qu'établit Fernand Robert entre langues mortes et langues vivantes recoupe celle qu'on relève entre la civilisation et la culture.
- 5 L'idée de civilisation est un héritage des Lumières. Le mot vient du verbe civiliser qui suggère à la fois le but et le résultat de l'action⁴ : un ensemble d'institutions et de réalisations dans les domaines politique, économique, religieux, technique, et aussi des comportements : des mœurs plus douces et plus policées ; c'est «un idéal profane de progrès intellectuel, technique, moral, social»⁵. La civilisation représente ce qui est commun à tous les hommes ; elle tend à atténuer les différences entre les peuples. À Eckermann qui s'étonnait, en 1827, de le voir lire un roman chinois - « il doit avoir une bien singulière tournure » -, « pas autant qu'on pourrait croire – répondait Goethe – ; ces hommes pensent, agissent et sentent presque comme nous-mêmes et l'on s'aperçoit bientôt que l'on est comme eux ». La notion de culture, d'origine allemande, désigne plutôt le patrimoine d'un peuple, le fruit d'une tradition, l'héritage des morts ; les ethnologues et les anthropologues emploient le mot pour parler de ce qui se transmet de génération en génération, de ce qui est propre à une nation, alors que la civilisation envisage ce qui devrait être universel, les droits de l'homme, par exemple.
- 6 Culture et civilisation ne sont donc pas synonymes ; les deux notions peuvent aller ensemble ou bien se trouver dissociées et même s'opposer⁶. En Espagne, deux noms résument ces positions : Rafael Altamira et Marcelino Menéndez Pelayo.
- 7 rafael Altamira (1866-1951) est le plus grand historien qu'ait eu l'Espagne à la fin du XIX^e siècle et dans le premier tiers du XX^e. Le premier en Europe, Altamira rejette l'histoire « événementielle », celle qui s'intéresse presque exclusivement aux guerres, aux traités et aux crises dynastiques ; contre cette tendance, Altamira cherche à promouvoir ce qu'il appelle l'histoire de la civilisation, c'est-à-dire la vie interne des peuples, l'organisation sociale et politique, l'économie, les mœurs. Pour lui, histoire et civilisation sont des notions équivalentes⁷. D'où le titre qu'il donne à son livre : *Historia de España y de la civilización española* (1900-1911) ⁸. Cette conception de l'histoire ressemble à celle que recommandera plus tard l'école dite des *Annales*, regroupée autour de Lucien Febvre et de Marc Bloch, mais elle ne lui doit rien, et cela pour deux raisons. D'abord, parce qu'Altamira a vingt ans d'avance sur ses collègues français. En effet, comme l'a fait observer Pierre Vilar, c'est entre 1890 et 1910 qu'Altamira élabore sa conception de l'histoire ; les *Annales* ne commencent à paraître qu'en 1929⁹. Une seconde raison interdit de voir dans Altamira un simple précurseur de l'école des *Annales* : il s'honore d'être le disciple des positivistes français —Lavis, Monod, Renan, mais aussi Langlois et Seignobos— qui ont été, comme on sait, les bêtes noires de Lucien Febvre et de Marc Bloch¹⁰.
- 8 Altamira se veut l'héritier des Encyclopédistes français du XVIII^e siècle, des auteurs qui concevaient l'histoire comme l'étude, non plus des événements pour eux-mêmes, mais des habitudes des hommes, et qui furent amenés par là à s'intéresser à l'évolution des

sciences, des arts, de l'industrie, des mœurs. Montesquieu et Voltaire personnifièrent ces tendances. L'*Essai sur les mœurs* du second est le chef-d'œuvre de l'histoire ainsi comprise. Altamira se fait donc l'apologiste de la civilisation dans les deux sens que ce mot a pris : pour lui, l'idée de civilisation est synonyme de valeurs universelles, valables pour tous les peuples et pour tous les temps, à la différence de la notion de culture qui est plutôt l'expression d'un peuple dans ce qu'il a de spécifique ; l'étude de la civilisation ne se réduit pas à une suite de rois et de batailles ; elle concerne d'abord la vie des peuples.

- 9 Altamira ne considère pas l'Espagne comme un pays d'exception. Il pense qu'une histoire nationale ne peut être étudiée isolément ; pour bien saisir chaque cas, il faut fixer son attention sur l'ensemble ; seul le tout présente un champ d'étude intelligible. La plupart des historiens du XX^e siècle sont de cet avis. Dans la *Méditerranée* (1949) Fernand Braudel montre que la prépondérance espagnole, au XVI^e siècle, s'explique par la situation de la péninsule Ibérique dans l'Europe du temps. J. H. Elliott, envisageant la situation de l'Espagne au milieu du XVII^e siècle, écrit :
- 10 « Plus nous avançons dans la connaissance de la société espagnole sous les Habsbourgs, plus cette société nous fait penser [...] à ce qu'étaient les sociétés d'autres États européens à la même époque. C'est ainsi que beaucoup de phénomènes qui, à un moment donné, ont été considérés comme des spécificités espagnoles - les gaspillages de la cour, le parasitisme de la bureaucratie, l'abondance des diplômés sans emploi, le mépris généralisé pour le travail manuel et le penchant à la paresse -, quand on les examine attentivement, s'avèrent être tout autant caractéristiques de la France sous Louis XIII et de l'Angleterre de Jacques 1^{er} ».
- 11 Le milieu du XVII^e siècle a été, dans toute l'Europe, une période de révolutions. Si on les étudie séparément, ces révolutions paraissent dues à des causes locales ; mais si on les considère dans leur ensemble, elles ont tant de traits communs qu'elles semblent constituer une seule révolution générale : révolution puritaine en Angleterre (1640-1660), troubles de la Fronde en France, révolution de palais en Hollande, révoltes de la Catalogne, de l'Andalousie, du Portugal, de Naples... Partout aussi, on note un effacement des corps intermédiaires : en France, depuis 1614, on ne convoque plus les Etats Généraux ; en Castille, Charles II décide de ne plus réunir les Cortès... Partout enfin, et pas seulement dans l'Espagne des *arbitristas*, le thème du déclin et de la chute des empires paraît d'actualité¹¹. De même, Pierre Vilar voit dans le *motin* d'Esquilache (1766), non une émeute xénophobe, comme le veut la tradition - l'attachement des Espagnols à la cape et au chapeau à larges bords -, mais une « émotion populaire » d'Ancien Régime, l'équivalent, avec dix ans d'avance, de ce que sera en France la Guerre des Farines : la conjonction fortuite entre, d'une part, le peuple qui proteste contre la cherté du pain et, d'autre part, l'aristocratie hostile aux réformes.
- 12 Les historiens rejoignent donc Altamira dans sa façon de concevoir l'histoire d'Espagne : il faut la replacer dans un cadre plus général, l'évolution du monde occidental. En Espagne, cette interprétation est contestée par l'aile droite des conservateurs espagnols —ceux qu'on appelle les néo-catholiques— qui trouvent un porte-parole d'un grand talent et d'une érudition prodigieuse en la personne de Marcelino Menéndez Pelayo (1856-1912). Celui-ci se fait connaître par un livre polémique : *l'Histoire des hétérodoxes espagnols* (1880). La thèse est simple : le catholicisme est consubstantiel à l'Espagne ; ceux qui s'en écartent représentent l'anti-Espagne ; ce sont des hétérodoxes comme l'ont été, au XVI^e siècle, les érasmites, les

alumbrados, les protestants de toutes tendances, puis ceux qui, au XVIII^e siècle, se sont alignés sur les positions des encyclopédistes français ; les uns et les autres sont accusés de vouloir importer en Espagne des idées contraires à son génie. L'invasion napoléonienne vient durcir les positions. Depuis le 2 mai 1808, les idées françaises sont encore plus suspectes ; les Joséphins sont dénoncés comme *afrancesados*, c'est-à-dire comme traîtres à leur patrie ; les libéraux, héritiers spirituels des encyclopédistes, aussi : les milieux conservateurs en tirent prétexte pour condamner le parlementarisme, la liberté des cultes, la liberté de pensée...comme autant d'articles d'importation contraires à la tradition nationale¹². Cette position conduit les néo-catholiques à exalter les souverains qui, dans le passé, ont pris la défense de la religion traditionnelle : les Rois Catholiques qui, en expulsant les juifs et en fondant l'Inquisition, ont assuré l'unité religieuse de la nation et qui, en donnant leur appui à Christophe Colomb, ont permis d'évangéliser le Nouveau Monde ; les Habsbourg qui ont continué leur œuvre en Europe et en Amérique : Charles-Quint s'est fait le défenseur de la Chrétienté contre ses ennemis de l'extérieur - les Turcs - et ceux de l'intérieur - les protestants - ; Philippe II, en s'appuyant sur l'Inquisition, a épargné à l'Espagne les horreurs des guerres de religion. Cette interprétation peut se résumer en une phrase : l'Espagne est un pays étranger à la civilisation européenne, telle qu'elle s'est constituée depuis le XVI^e siècle.

- 13 C'est cette interprétation qu'à la fin du XIX^e siècle Unamuno dénonce sous le nom de *casticismo*. Il entend par là un courant de pensée qui, sous prétexte de défendre la tradition, l'enferme dans des limites arbitraires ; on en exclut, au XV^e siècle, les disciples d'Érasme, au XVIII^e, les partisans des Lumières ; dans la tradition on retient certains éléments et on en rejette d'autres. Déjà au XVIII^e siècle, Feijoo critiquait le recours pervers au concept de tradition : les adversaires des innovations - notait-il - se réclament d'Aristote contre Descartes ; ils prétendent s'en tenir à la tradition, mais ils oublient qu'en son temps Aristote lui-même avait rompu avec la tradition des atomistes ; être traditionaliste, refuser par principe toute innovation, c'est se condamner à la stagnation. Une quinzaine d'années après Unamuno, Péguy, dans *Notre Jeunesse* (1910), développe une idée semblable : « Le débat n'est pas entre ... une ancienne France qui finirait en 1789 et une nouvelle France qui commencerait en 1789 » ; la tradition nationale comprend à la fois l'ancienne France royaliste et chrétienne et la France révolutionnaire et républicaine. En d'autres termes, la vraie tradition est constituante et non constituée ; elle ne se réduit pas aux traces qu'elle a laissées ni aux formes contingentes dans lesquelles elle s'est exprimée ; on la trahit quand on prétend y être littéralement fidèle. Ce que défendent Menéndez Pelayo et les néo-catholiques, c'est l'idée qu'une nation, si elle veut rester elle-même, doit être fidèle à ce qu'on considère comme son génie ; ceux qui voudraient la réformer et adopter des valeurs prétendument universelles la trahissent ; la culture compte plus que la civilisation.
- 14 La victoire de Franco voit la victoire posthume de Menéndez Pelayo, proclamé maître à penser du national-catholicisme¹³. L'idée de culture, introduite par Ortega y Gasset, présentait pour le nouveau régime de nombreux avantages : d'abord, elle ne devait rien à l'héritage des Lumières, suspectes de véhiculer des thèmes proches du libéralisme et de la démocratie ; dans l'esprit du franquisme, le malheur de l'Espagne venait de ce qu'elle s'était mise à l'école des Encyclopédistes, de la Révolution française, du libéralisme politique, de la laïcité... La culture était en harmonie avec l'admiration qu'on professait pour l'Espagne des Rois Catholiques, de Charles-Quint, de Philippe II, une Espagne champion de la Contre-Réforme. La thèse de Jover (1935. *Historia de una polémica*, Madrid, 1949), qui s'inscrit dans cette perspective, lui vaut les foudres d'un

Jaume Vicens Vives (1910-1960) qui, à l'occasion du congrès des sciences historiques de Paris (1950), avait découvert l'œuvre de Braudel et de Vilar et était revenu à l'histoire de la civilisation, une histoire qui, jusque-là, n'était plus cultivée que par des universitaires d'avant-guerre, comme Ramón Carande¹⁴.

- 15 La guerre civile est aussi à l'origine de deux œuvres – celles de Gérald Brenan et d'Américo Castro –, indépendantes l'une de l'autre, mais qui vont dans le même sens : elles cherchent à montrer que l'Espagne a peu de choses en commun avec les autres nations d'Europe ; les deux contribuent à donner la primauté à la culture sur la civilisation.
- 16 Le succès de Brenan avait été préparé, au XIX^e siècle, par les voyageurs anglais qui, comme Richard Ford, avaient été séduits par un pays qui leur paraissait plus oriental qu'européen. On doit à Richard Ford deux ouvrages – le *Hand-Book for Travellers in Spain* (1844) et *Gatherings from Spain* (1845) – qui sont l'équivalent des guides d'aujourd'hui à l'usage des touristes. L'Espagne que l'on y découvre est celle d'un pays étranger à l'Europe. L'introduction du *Hand-Book* est explicite de ce point de vue : « Les voyageurs qui aiment ce qui est romantique, poétique, sentimental, artistique [...], en un mot ce qui est sublime et beau, trouveront dans l'Espagne d'hier et d'aujourd'hui matière à leur admiration [...] dans ce pays étonnant qui se situe entre l'Europe et l'Afrique, entre la civilisation et la barbarie ». Richard Ford aime l'Espagne parce qu'il s'y sent dépaysé. Après lui, beaucoup de voyageurs étrangers resteront attachés à cette Espagne qui leur paraît une anticipation de l'Orient. Ils l'aiment malgré ses défauts et même à cause de ses défauts. Il ne leur échappe pas que l'Espagne en présente beaucoup : ses élites – si sympathiques par d'autres aspects – ont été incapables de développer l'économie, de donner du travail aux habitants, de créer des institutions représentatives, de bannir l'intolérance et le fanatisme... En un mot, l'Espagne est un pays étranger à la civilisation européenne, telle qu'elle s'est constituée depuis le XVI^e siècle ; elle est restée fidèle au catholicisme romain et à des traditions héritées du monde méditerranéen et latin, alors que le progrès paraissait être l'apanage des pays protestants, germaniques et anglo-saxons. Les Anglais lui trouvent le charme de l'Orient avec ses mystères, ses séductions, ses complications – « *the labyrinth of Spanish affairs* ».
- 17 Le *Labyrinthe espagnol* ; c'est précisément le titre du livre que Gerald Brenan publie un siècle plus tard¹⁵. La préface résume le propos : « L'Espagne étant si différente, sur le plan économique et social, des autres pays d'Europe occidentale, la plupart des mots avec lesquels on écrit l'histoire – féodalisme, autocratie, libéralisme, Église, armée, Parlement, syndicalisme, etc. – y ont un sens bien éloigné de celui qu'ils ont en France ou en Angleterre » ; ce qui caractérise l'Espagne, c'est « le refus du monde moderne » ; « tout ce qui est espagnol est à part ». On ne saurait être plus clair.
- 18 Brenan se proposait d'éclairer les origines de la guerre civile de 1936. C'est aussi ce qu'Américo Castro cherche à faire dans une perspective plus large. Comme Brenan, Castro considère que l'Espagne ne fait pas partie de l'Europe. Il n'a pas toujours été de cet avis. Avant 1936, il s'était efforcé, au contraire, de relever ce qui rapprochait l'une de l'autre : l'humanisme, la Renaissance, les Lumières. Le livre qu'il publie en 1925 sous le titre *El pensamiento de Cervantes* témoigne de cette préoccupation. L'idée d'un Cervantès penseur était loin de faire l'unanimité dans la critique de l'époque. Contrairement à ceux qui voyaient dans *Don Quichotte* un roman sans grand intérêt, Castro présente Cervantès comme un humaniste égaré dans le monde du baroque et de la Contre-Réforme ; il veut montrer que l'Espagne participe pleinement aux courants

culturels de l'Europe occidentale. Cette orientation est radicalement remise en cause à partir de 1936. Désormais, c'est la singularité de l'Espagne qui retient l'attention de Castro. Il pense maintenant que l'Espagne est étrangère aux valeurs constitutives de l'Europe. Pour lui, le fait décisif est l'invasion musulmane de 711 ; à partir de cette date, l'Espagne se caractérise par la coexistence de trois castes : chrétiens, maures et juifs ; la division du travail social est fonction de la croyance : d'une manière générale, les musulmans pratiquent des métiers manuels ou se spécialisent dans certains travaux agricoles (l'irrigation) ; les juifs s'occupent de finance et de commerce, exercent des professions libérales (ils sont médecins ou pharmaciens) ou encore se consacrent à des activités intellectuelles ; les chrétiens, enfin, même s'il leur arrive de se livrer aux tâches précédentes, sont plutôt paysans, guerriers ou moines. Les trois castes ont d'abord vécu en bonne intelligence ; chrétiens, maures et juifs se respectaient les uns les autres. Les progrès de la Reconquête ont entraîné l'effacement des musulmans, relégués dans une situation d'infériorité ; les juifs ont été victimes à leur tour de l'intolérance des chrétiens ; l'ère des conflits (*la edad conflictiva*) a débouché sur la persécution (création de l'inquisition), puis sur l'expulsion des juifs et des musulmans. Ce faisant, l'Espagne se serait mutilée elle-même ; en se privant de deux communautés dynamiques, elle aurait provoqué elle-même son déclin.

- 19 C'est la guerre civile de 1936 qui a amené Castro à renier la première partie de son œuvre scientifique. En ruinant les espoirs que les libéraux avaient mis dans une évolution qui placerait l'Espagne au même niveau que les autres nations européennes, ce conflit lui a fait comprendre que sa patrie était moins proche de l'Europe qu'il ne le croyait, découverte amère qui rappelle la déconvenue d'un autre intellectuel espagnol, le poète Quintana, un siècle plus tôt, quand il a vu l'armée française envahir l'Espagne, en 1823, pour y rétablir l'absolutisme ; s'adressant à l'hispaniste britannique Lord Holland, Quintana ne cache pas sa déception : l'Angleterre a laissé faire les puissances de la Sainte Alliance ; c'est donc qu'elle pensait que l'Espagne ne faisait pas partie des nations civilisées. La façon dont les démocraties occidentales ont abandonné l'Espagne républicaine a dû inspirer des sentiments analogues à beaucoup d'intellectuels espagnols : l'intervention des « Cent mille fils de saint Louis » en 1823 a la même signification que la non-intervention de 1936 : l'Afrique commence aux Pyrénées...
- 20 Le *Labyrinthe* de Brenan était une charge contre l'Espagne réactionnaire. De son côté, Castro défendait la thèse d'une Espagne étrangère à l'Europe. L'un et l'autre se retrouvaient d'accord avec les vainqueurs de la guerre civile, mais pas pour les mêmes raisons : ceux-ci n'étaient pas de gauche, comme le premier, et, à la différence du second, ils louaient les Rois Catholiques et les Habsbourg d'avoir créé et maintenu l'Inquisition et expulsé les juifs et les musulmans. Franco et ses partisans n'en pensaient pas moins que l'Espagne était différente de l'Europe. En 1966, la *Editora Nacional* - maison d'édition placée sous le contrôle du gouvernement - publie une réédition du livre de Ian Robertson sur les voyageurs anglais du XIX^e siècle ¹⁶avec une préface de Manuel Fraga Iribarne, ministre de l'information et du tourisme. Cette initiative se comprend quand on pense à l'idéologie du régime et à la situation du pays. En raison de ses sympathies pour l'Allemagne nazie, l'Espagne franquiste n'avait pas bénéficié, en 1947, du plan Marshall et des crédits que les Etats-Unis avaient mis à la disposition de l'Europe occidentale pour qu'elle pût développer son économie. Vers 1960, les technocrates de l'*Opus Dei* convainquent Franco de renoncer à l'autarcie qui, depuis 1939, avait été érigée en dogme ; ils souhaitent remettre en marche l'économie afin d'améliorer le niveau de vie des Espagnols ; c'est la condition qu'ils jugent

nécessaire – mais qui s'avèrera insuffisante – pour maintenir en place un régime autoritaire¹⁷. Or, pour se développer, l'Espagne a besoin de capitaux ; on compte sur les touristes et sur les investisseurs pour les apporter. Aux premiers on fait miroiter les charmes de l'Espagne : ses villes d'art et ses musées, ses plages ensoleillées –où l'on tolèrera le bikini...–, ses distractions –les corridas, les *tablaos flamencos* ...–, sa gastronomie –les *tapas*, la *paella*...–. Aux seconds, on parlera affaires : en Espagne, il n'y a pas de syndicats libres ; les salaires sont bloqués ; la grève est un délit ; on n'a pas à craindre de troubles sociaux. En somme, le régime tient aux uns et aux autres le même langage que les voyageurs étrangers du XIX^e siècle, que Brenan et que Castro : l'Espagne, c'est autre chose : *Spain is different*.

- 21 Cette image a failli s'imposer dans les milieux intellectuels. Si elle n'y est pas arrivé, c'est à cause d'une circonstance fortuite – le hasard.... Dans les années 1960, un professeur anglais choisit d'aller en voyage de noces à Torremolinos, la plage espagnole à la mode. Les dirigeants des presses universitaires d'Oxford (*Oxford University Press*) le chargent d'une mission : pousser jusqu'à Alhaurin el Grande et convaincre Géraud Brenan, qui y réside, d'écrire une histoire de l'Espagne contemporaine, mais Brenan ne veut rien entendre : le *Labyrinthe* suffit à sa gloire. Raymond Carr (1919 - 2015) - c'est de lui qu'il s'agit – décide alors d'écrire lui-même ce livre. C'est ainsi qu'est né *Spain. 1808-1939* (Oxford, 1966), bientôt traduit en espagnol (Madrid, Ariel, 1969). Carr ne se considère pas comme un hispaniste ; il a horreur de ce mot ; il étudie l'histoire d'Espagne comme il étudierait celle de n'importe quel autre pays ; il avait d'ailleurs pensé, dans un premier temps, faire une thèse sur la Suède.... ; un historien –explique-t-il– n'a pas à scruter l'âme d'un peuple ; il lui suffit d'observer les faits et de les exposer. Que dit Carr ? Ceci, qui est une sorte de révolution : l'Espagne est moins différente qu'on ne l'a cru sur la base de préjugés idéologiques et d'informations fausses ou mal interprétées. Pour les jeunes historiens espagnols, ces propos sont sentis comme une libération : ils n'ont plus à avoir honte de l'Espagne qui devient un pays comme les autres – un pays normal, dira l'un d'eux –, avec ses qualités et ses défauts ; on peut en faire l'histoire en utilisant les mêmes méthodes que celles qui servent pour l'étude des autres nations européennes. Au lieu d'aller à Paris, comme certains de leurs aînés, beaucoup vont maintenant faire leur thèse à Oxford. Juan Pablo Fusi¹⁸ résume leur point de vue : l'histoire de l'Espagne n'a rien d'exceptionnel ; elle est comparable à celle des autres pays d'Europe avec, bien entendu, des circonstances qui lui sont propres. L'œuvre de Raymond Carr rejoint le jugement sévère que J. Vicens Vives portait sur l'histoire de la culture telle que la pratiquaient les universitaires franquistes. La civilisation retrouve son prestige.
- 22 Quelle a été l'attitude des hispanistes français devant cette évolution ? Les premières générations – Morel-Fatio, Georges Cirot, Marcel Bataillon etc.- ont été sensibles aux idées d'Altamira : sa manière d'envisager la civilisation pouvait se réclamer d'une tradition vénérable, celle des humanistes qui, pour retrouver le sens d'un texte et la pensée de son auteur, devaient posséder des connaissances linguistiques, mais aussi une information sur la géographie, l'histoire, les institutions, la religion. Cette science des humanistes porte un nom : elle s'appelle la philologie, science interdisciplinaire qui englobe, non seulement la grammaire, mais encore l'histoire des hommes et des institutions, l'étude de la civilisation sous ses aspects les plus divers, religion et philosophie aussi bien qu'architecture, sculpture, travaux publics ou système monétaire. C'est ainsi que l'entendait Marcel Bataillon : «Le grand philologue est celui qui porte dans ce travail d'élucidation une connaissance parfaite de la langue du texte,

des techniques scripturales grâce auxquelles il nous est transmis, des usages stylistiques ou des règles métriques auxquelles il se plie, mais aussi une connaissance complète de la civilisation à laquelle appartient ce texte, depuis sa religion et sa philosophie jusqu'à ses techniques les plus humbles, en passant par sa vie politique et sociale. Réciproquement, cette connaissance totale d'une langue, d'une littérature, d'une civilisation, progresse par le déchiffrement et la compréhension correcte des textes¹⁹. Ce point de vue a conduit tout naturellement les premiers hispanistes à privilégier les caractères universels de l'Espagne plutôt que sa singularité. C'est pourquoi ils ont accueilli avec enthousiasme l'œuvre de Rafael Altamira.

- 23 Une seconde raison les a encouragés dans cette voie. L'histoire de la civilisation, telle que l'entend Altamira, accorde beaucoup d'intérêt aux sources littéraires. En 1924, à l'occasion de la remise du doctorat *honoris causa*, il prononce, à la faculté des lettres de Bordeaux, une conférence sur le roman espagnol comme source historique²⁰. Jover a insisté à juste titre sur cet aspect de l'œuvre d'Altamira : Pérez Galdós, *Clarín*, Unamuno, d'autres auteurs encore, servent à Altamira beaucoup plus qu'à illustrer le récit historique ; pour tout ce qui relève de la vie quotidienne, des mentalités, de la vision du monde qui domine une époque, la littérature offre des ressources qui apportent bien plus que les documents historiques habituels²¹. L'intérêt qu'Altamira portait à la littérature a contribué à son succès dans les facultés des lettres françaises. Beaucoup de chaires d'espagnol s'intitulent encore : littérature et civilisation espagnoles, civilisation de l'Espagne et de l'Amérique latine, dénominations qui portent la marque d'Altamira.
- 24 Dans ces conditions, on comprend les réticences d'un Marcel Bataillon devant l'interprétation qu'Américo Castro donne de l'histoire d'Espagne. On a, d'un côté, une histoire qui privilégie la singularité du pays et, de l'autre, une histoire qui la relativise et la replace dans le mouvement général de la civilisation européenne. C'est la première orientation que Marcel Bataillon discutait dans l'œuvre d'Américo Castro postérieure à 1936, une œuvre qui opposait maintenant une « histoire horizontale » à une « histoire verticale ». L'« histoire horizontale » – écrit Bataillon – est attentive aux concomitances et aux solidarités par-dessus les frontières ; l'« histoire verticale » traverse de nombreux étages de siècles pour ressaisir dans son unité l'histoire hispanique. Voilà ce qui sépare Bataillon de Castro : « votre histoire verticale est une histoire d'Espagne. Mon histoire horizontale est une histoire d'Europe ou une histoire de la chrétienté occidentale »²².
- 25 Dans la seconde moitié du XX^e siècle, des changements ont affecté le monde universitaire français. Beaucoup d'hispanistes ont été séduits par les thèses de Brenan et de Castro ; l'histoire des mentalités et le structuralisme se sont substitués à la longue durée ; on est passé de la philologie à la linguistique, c'est-à-dire d'une discipline qui entretenait des rapports étroits avec l'histoire et qui privilégiait les problèmes de genèse (les sources, les filiations...) à une autre qui tend à se méfier de l'histoire et met l'accent sur les structures ; le philologue s'intéressait aux textes ; le linguiste étudie la langue en elle-même²³, ce qui ne va pas sans inconvénients²⁴. La plupart des historiens ont renoncé à la légende noire ; ils s'intéressent à ce que les nations ont en commun plus qu'à leur singularité ; beaucoup de linguistes, en revanche, préfèrent s'intéresser aux différences ; ils disent étudier la civilisation espagnole ; c'est le mot qu'on utilisait jadis ; est-ce le même contenu ?

NOTES

1. Ce sont les mots qu'employait Mathiez, dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (1906, p. 139-143) pour rendre compte du livre de Paul SEIPPEL, *Les deux Frances et leurs origines historiques* (Lausanne, Payot ; Paris, Alcan, 1905). La *légende noire* anti-hispanique et l'opposition des deux Espagne relèvent du même schéma.
2. Fernand Braudel résume ainsi une évolution qui laisse pourtant subsister des points négatifs : «Le travail des historiens, au cours des cent dernières années, a peu à peu débarrassé le souvenir de Philippe II de ses légendes, la dorée et surtout la noire, la *leyenda negra*. Mais aujourd'hui encore, moins grossière, mais subtilement déformante, une sorte d'*historia negra* cache trop souvent la grandeur exceptionnelle de l'Espagne. Par les caprices de l'historiographie, l'Espagne a été trop souvent livrée aux historiens d'Italie, d'Allemagne, des Pays-Bas, d'Angleterre, de France, qui l'ont vue et jugée, sans méchanceté toujours, mais à partir de documents qui luttent d'eux-mêmes encore contre cette Espagne si longtemps pesante aux autres » (*Autour de la Méditerranée*, Paris, Editions de Fallois, 1996, p. 336-337).
3. Fernand ROBERT, *L'Humanisme. Essai de définition*. Paris, Les Belles Lettres, 1946, p. 120 sq.
4. En espagnol on dit : *acción y efecto de civilizar*.
5. Fernand BRAUDEL, L'histoire des civilisations, ch. V de *l'Encyclopédie française*, t. XX. Paris, Larousse, 1959, repris dans *Écrits sur l'histoire*. Paris, Flammarion, 1969, pp. 255-314.
6. Lors de la Première Guerre mondiale, les Alliés prétendaient défendre la civilisation et les Allemands se disaient les héritiers de la culture. Un article de Pierre Paris dans le *Bulletin hispanique* (t. XVIII, 1916), intitulé «L'Espagne et la guerre. *Kultur* et Civilisation», cherche à «rétablir la vérité en face du mensonge, à répandre la connaissance précise des atrocités, crimes et sacrilèges allemands, bref à défendre la justice, le droit, la raison, l'humanité contre l'iniquité et le parjure, contre la force immorale, en un mot contre la barbarie masquée sous la *Kultur*». On retrouve l'opposition *Kultur*/Civilisation à l'occasion de la guerre civile espagnole et de l'aide apportée par l'Allemagne nazie à Franco : les bombes qui tombaient sur Barcelone, sur Madrid, sur Guernica... supposaient un haut degré de développement scientifique et technique, une culture, mais d'instinct le peuple espagnol refusa d'admettre que les hommes qui les lançaient étaient des êtres civilisés (José María JOVER, «Por una historia de la civilización española,» dans *La civilización española a mediados del s. XIX*. Madrid, Espasa-Calpe, Colección Austral, 1991, p. 311-312 et 320-321).
7. «Decir civilización es lo mismo que decir historia ; ambos significan la narración íntegra y orgánica de los hechos de los españoles a través de los siglos». Pierre Vilar a dit ce qu'il lui devait à l'Histoire d'Altamira. À peine arrivé à Barcelone, en 1931, pour y commencer ses recherches, il achète la quatrième édition, publiée en 1929. Une dizaine d'années plus tard, durant sa captivité en Allemagne, ces volumes lui serviront à rédiger la petite *Histoire d'Espagne*, parue en 1947 dans la collection *Que sais-je ?* (Pierre VILAR, dans Armando ALBEROLA (ed.), *Estudios sobre Rafael Altamira*, Alicante, Fundación Juan Gil-Albert, 1987, pp. 425-431).
8. «Para evitar que, llamándose a secas Historia de España, se creyese que sólo comprendía (como es uso corriente) la parte política externa, o que, adoptando tan sólo el nombre de Historia de la civilización española, excluía - como muchas obras que se apellidan así - aquella parte tan esencial en la vida de los pueblos, reduciéndose a pura historia interna del movimiento civilizador que, además, no todos los autores entienden de igual modo» (préface).
9. Pierre VILAR, «Hommage à Rafael Altamira. Quelques mots de Pierre Vilar », dans Armando ALBEROLA (ed.), *Estudios sobre Rafael Altamira*, op. cit., pp. 425-431.
10. La notice nécrologique d'Altamira, signée par Marcel Bataillon et parue dans le *Bulletin hispanique* en 1951, rappelle cette originalité : « Son œuvre maîtresse demeure la *Historia de*

España y de la civilización española, en quatre volumes (1900-1911), allant jusqu'au début du XIX^e siècle. Elle fut la première, en Espagne, à opter pour l'orientation que faisaient triompher chez nous Ch.-V. Langlois et Ch. Seignobos».

11. J. H. ELLIOTT, *Imperial Spain: 1469-1716*, Londres, 1963.

12. Telle était la position de Menéndez Pelayo dans ses œuvres de jeunesse : il faisait grief à la France de chercher à ruiner le catholicisme et le génie national de l'Espagne. Le paradoxe est que, pour combattre l'influence française, Menéndez Pelayo puise l'essentiel de son information dans des livres...français, ceux de Bonald et Joseph de Maistre. Dans les œuvres de sa maturité (*Histoire des idées esthétiques*, par exemple), Menéndez Pelayo nuance ces jugements. Il déteste toujours autant Voltaire, mais il l'admire en tant qu'écrivain ; il rend hommage aux classiques (Racine), aux encyclopédistes —notamment à Diderot— et à des penseurs comme Victor Cousin, Proudhon, Sainte-Beuve, Taine.

13. La guerre civile n'est pas encore terminée qu'un décret du 19 mars 1938 décide de publier une *Edición Nacional de las Obras completas de Menéndez Pelayo*. Le premier volume paraît en 1940 avec une préface du ministre de l'Éducation nationale, José Ibáñez Martín. La publication - soixante-sept volumes au total - se poursuit jusqu'en 1974. C'est Pedro Sainz Rodríguez, prédécesseur de Ibáñez Martín, qui avait reçu mission de réaliser la publication. Il s'éloigne vite du franquisme et, dès 1942, part en exil. En 1982, il reconnaîtra qu'il avait rendu un bien mauvais service à Menéndez Pelayo en faisant de lui la caution du régime : «*le rendí un mal servicio : muchos le combatieron sin conocerle porque le consideraron como banderín político*». Les républicains de 1931 étaient moins sectaires ; ils n'hésitaient pas à rendre hommage au grand érudit qu'avait été Menéndez Pelayo. En 1933, Luis Araquistáin, à l'époque ambassadeur en Allemagne, prononce, à l'université de Berlin, une conférence en hommage à Menéndez Pelayo que le *Boletín de la sociedad de Menéndez y Pelayo* publie dans son numéro d'avril-mai-juin 1933. José Bergamín en cite un extrait dans sa revue *Cruz y Raya*, le 15 juillet 1933 : «*Situado [Menéndez y Pelayo] entre dos bandos antagónicos e irreconciliables, los partidarios absolutos de la tradición contra toda novedad y los que corrían tras cualquier novedad, por insignificante que fuese, negando o combatiendo toda tradición, fué siempre hostilizado por unos y otros. Para los católicos era demasiado liberal, y para los liberales, demasiado católico. Y, sin embargo, no obstante la enemiga de unos y otros, ningún escritor español ha influido tanto como Menéndez y Pelayo en el desenterramiento y la renovación de la cultura española*». Et Bergamín ajoute : «*Afortunadamente ya somos muchos los españoles que se avergüenzan de esa injusticia de valoración y reconocimiento cometida con aquel hombre sin igual, que personificó la enciclopedia de la cultura española*».

14. Cf. José María JOVER ZAMORA, *Historiadores españoles de nuestro siglo*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1999.

15. La première édition anglaise est de 1943. La maison d'édition *Ruedo Ibérico* de Paris le traduit en français en 1962.

16. Ian ROBERTSON, *Los curiosos impertinentes: viajeros ingleses por España 1760-1855*.

17. En somme, les technocrates de l'*Opus Dei* anticipent sur la formule de Lampedusa dans *Le Guépard* : «Si nous voulons que tout continue, il faut que d'abord tout change».

18. Juan Pablo Fusi est l'auteur, avec Jordi Palafox, d'un livre novateur : *España: 1808-1996. El desafío de la modernidad*. Madrid, Espasa Calpe, 1997.

19. Marcel BATAILLON, *Leçon inaugurale au Collège de France* (1945). Encore aujourd'hui, le *Bulletin hispanique*, fondé en 1898, qui se veut l'organe des hispanistes français, continue à publier « des études et des notes érudites sur la langue, la littérature et l'histoire des pays de la péninsule Ibérique et de l'Amérique latine » (quatrième page de couverture) ; par histoire, il faut entendre, bien entendu, la civilisation telle que l'enseignait Altamira.

20. *Paz en la guerra* d' Unamuno, a, selon lui, le mérite d'établir avec rigueur le cadre historique du pays basque avec, comme toile de fond, la confrontation entre l'esprit commercial et libéral de Bilbao et l'Arcadie rurale dont rêvent encore certains paysans basques.
21. Altamira se garde bien pourtant de réduire l'œuvre littéraire au statut subalterne d'un document parmi d'autres. Rien ne lui est plus étranger que l'illusion réaliste, la tentation de croire que tout ce qui est écrit est le reflet de la réalité (J. M. JOVER, *op. cit.*)
22. « L'Espagne religieuse dans son histoire », dans *Bulletin hispanique*, LII, 1950.
23. Georges MOUNIN, *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris, Gallimard, 1963, pp. 243-246.
24. Renan l'avait observé : « Cette considération exclusive de la langue a, comme l'attention trop forte donnée à la race, ses dangers, ses inconvénients. Quand on y met de l'exagération, on se renferme dans une culture déterminée, tenue pour nationale ; on se limite, on se claquemure. On quitte le grand air qu'on respire dans le vaste champ de l'humanité pour s'enfermer dans des conventicules de compatriotes. Rien de plus mauvais pour l'esprit ; rien de plus fâcheux pour la civilisation. N'abandonnons pas ce principe fondamental, que l'homme est un être raisonnable et moral, avant d'être parqué dans telle ou telle langue, avant d'être un membre de telle ou telle race, un adhérent de telle ou telle culture. Avant la culture française, la culture allemande, la culture italienne, il y a la culture humaine. Voyez les grands hommes de la Renaissance; ils n'étaient ni français, ni italiens, ni allemands. Ils avaient retrouvé, par leur commerce avec l'antiquité, le secret de l'éducation véritable de l'esprit humain, et ils s'y dévouaient corps et âme. Comme ils firent bien ! » (*Qu'est-ce qu'une nation ?*)

RÉSUMÉS

L'Espagne est victime de deux sortes de préjugés, les uns d'ordre idéologique : la légende noire, les autres de nature méthodologique : le fétichisme de la différence répandu chez les linguistes. La *légende noire* repose sur un postulat : «les Germains et les Réformés sont supérieurs aux Latins et aux catholiques» ; le protestantisme serait la religion du progrès ; en restant fidèle au catholicisme romain, l'Espagne aurait sombré dans l'intolérance, l'obscurantisme et le sous-développement. Dans l'ensemble, les universitaires aujourd'hui rejettent cette thèse. La seconde catégorie de préjugés, en revanche, est toujours d'actualité. Les linguistes ont tendance à mettre l'accent sur ce qui différencie une nation d'une autre.

España es víctima de dos tipos de prejuicios, unos de orden ideológico: la *leyenda negra* y otros de naturaleza metodológica: el fetichismo de la diferencia difundida entre los lingüistas. La *leyenda negra* se fundamenta en un postulado: «los germanos y los reformados son superiores a los latinos y a los católicos»; el protestantismo sería la religión del progreso; permaneciendo fieles al catolicismo romano, España habría caído en la intolerancia, el oscurantismo y el subdesarrollo. En general, los académicos de hoy rechazan esta tesis. Sin embargo, la segunda categoría de prejuicios sigue siendo válida. Los lingüistas tienden a hacer hincapié en lo que distingue a una nación de otra.

Spain is the victim of two kinds of prejudice, one of an ideological nature: the black legend, the other of a methodological nature: the fetishism of difference widespread among linguists. The black legend is based on a postulate: «Germans and Reformers are superior to Latins and Catholics»; Protestantism would be the religion of progress; remaining faithful to Roman

Catholicism, Spain is said to have sunk into intolerance, obscurantism and underdevelopment. Overall, academics today reject this thesis. The second category of prejudice, on the other hand, is still relevant. Linguists tend to focus on what differentiates one nation from another.

INDEX

Palabras claves : Leyenda negra, catolicismo, protestantes, historia, civilización, España

Keywords : Black legend, Catholicism, Protestantism, history, civilization, Spain

Mots-clés : Légende noire, catholicisme, protestantisme, histoire, civilisation, Espagne

AUTEUR

JOSEPH PÉREZ (†)

Ancien Président de l'université de Bordeaux III

Ancien Directeur de la Casa de Velázquez

Premio *Príncipe de Asturias*, Ciencias Sociales 2014